

On n'en voit pas tellement ici, des films africains, en dehors du cadre de Vues d'Afrique. L'Afrique noire et le Burkina Faso, le pays leader, produisent peu, et encore faut-il que ces oeuvres nous parviennent. Idrissa Ouedraogo, célèbre cinéaste burkinabé, habite désormais la France et mêle aujourd'hui ses sources d'influence. Kaboré, de son côté, demeure entièrement Africain. «À imiter les autres, on fera toujours moins bien qu'eux, estime-t-il. La seule façon d'atteindre le public, c'est d'être enraciné dans son terroir en débusquant l'émotion universelle derrière la spécificité.»

Le Burkina Faso produit bon an mal an ses deux films (en Afrique noire, c'est beaucoup) et soutient en partie son industrie cinématographique en prélevant 15 % des recettes en salles. C'est seulement depuis 1982 que sa tradition cinématographique s'est implantée. 1982 est d'ailleurs l'année du premier long métrage de Kaboré, *Wend Kuuni*, dont *Buud Yam* sera la suite quinze ans plus tard.

Tradition orale

Kaboré a été élevé en ville, à Ouagadougou, mais quand ses oncles arrivaient de la campagne, Kaboré faisait le plein de contes, de légendes. «La tradition orale m'a nourri, dit-il. Quand les gens voient mes films, ils croient que je ne les ai pas inventés mais que ces histoires se sont révélées à moi et que je leur transmets ce qui leur appartient depuis toujours. C'est ma façon à moi de m'incarner dans un univers traditionnel.»

«J'ai situé *Buud Yam* au XIXe siècle parce que je voulais lui éviter les préjugés qui sont véhiculés sur l'Afrique d'aujourd'hui, sur son impasse, son désespoir, poursuit-il. Mon film est une histoire du passé mais qui parle de la condition humaine. Il dit que l'homme peut agir sur le cours de son destin, que l'adversité surmontée aide à trouver un sens à sa vie. Le héros, en triomphant des obstacles qui se dressent sur sa route, trouvera le remède miraculeux capable de guérir sa demi-soeur et de lui permettre de retrouver l'estime du village.»

Buud Yam a été réalisé avec des moyens financiers importants (2,5 millions), une participation de la France, de Canal +, de l'Union européenne, en plus du concours du Burkina Faso.

Il est surtout joué par des non-professionnels («c'est qu'il n'y a pas tant de comédiens de métier chez nous»), mais le jeune garçon qui jouait dans *Wend Kuuni*, un enfant recueilli après la mort tragique de ses parents, a repris le même rôle en continuité quinze ans plus tard, comme plusieurs des acteurs de *Buud Yam*.

Quarante-sept décors, la plupart naturels: des villages d'aujourd'hui identiques à ceux du passé; le film a été entièrement tourné au Burkina Faso, sillonné sur 1000 kilomètres de long, du désert à la forêt en passant par les paysages de montagne. Six langues sont utilisées dans le film au fil des villages traversés par le jeune homme, dont le bobo, le songhaï, le dioula, avec des traducteurs qui s'affairaient un peu partout dans cette Babel. Il a requis une équipe lourde, entre 85 et 112 personnes, dont 64 chameliers dans le désert et 40 véhicules. Les populations locales sont entrées dans le bal, les marchés recréés en gommant tous les